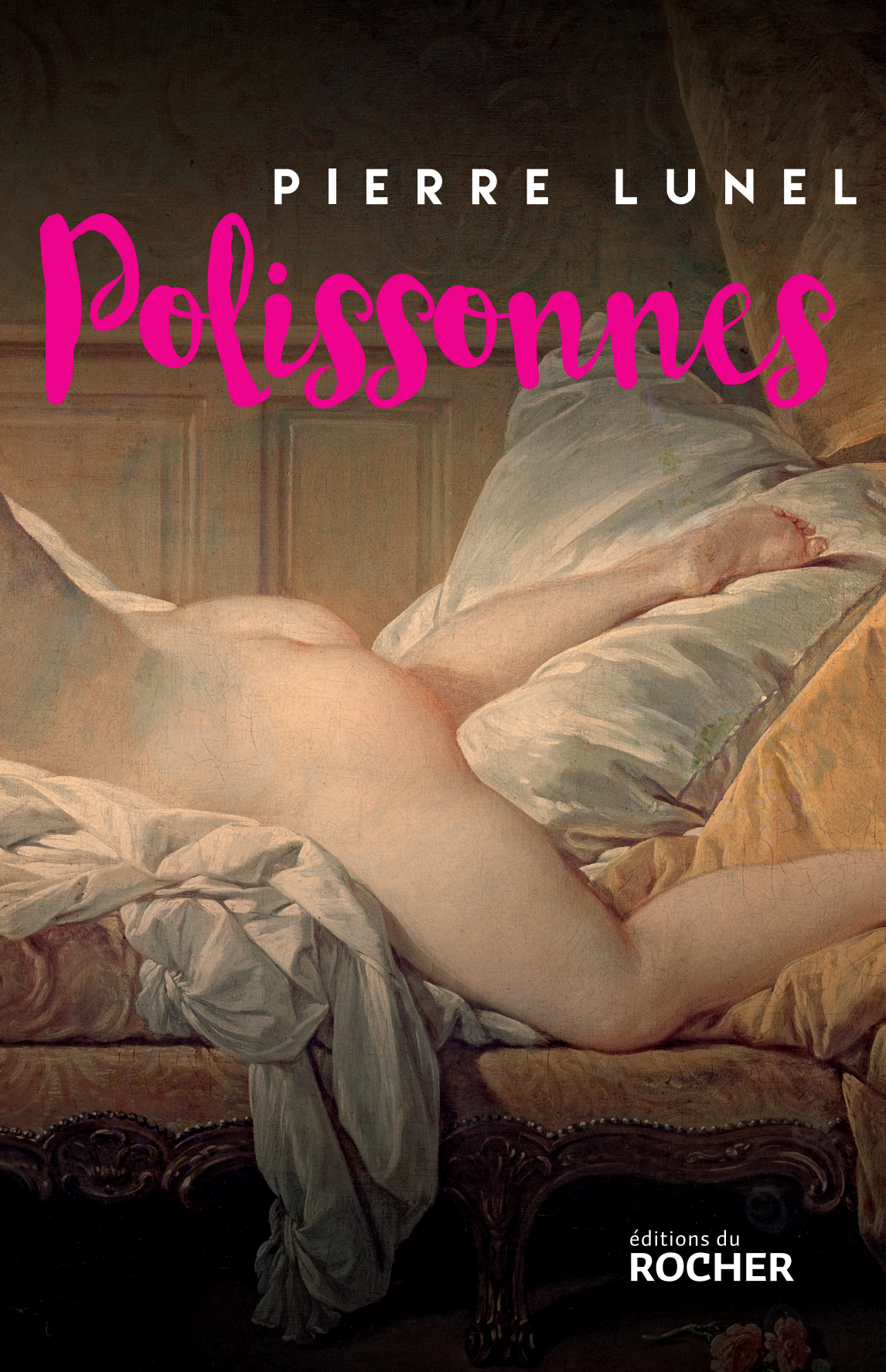


The background of the cover is a classical painting of a nude woman lying on a chaise longue. She is positioned diagonally across the frame, with her head towards the upper left and her legs towards the lower right. She is covered by a white sheet that is draped and bunched around her. Her right leg is bent, and her foot is visible. The chaise longue has a dark, ornate wooden frame with curved legs. The background is a dark, textured wall. The title 'Polissonnes' is written in a large, pink, cursive font across the upper half of the image. The author's name 'PIERRE LUNEL' is written in a smaller, white, sans-serif font above the title.

PIERRE LUNEL

Polissonnes

éditions du
ROCHER

Polissonnes

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521
98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26808-467-1
ISBN pdf : 978-2-26808-507-4

Pierre Lunel

Polissonnes

Les grands secrets d'alcôve
de l'Histoire

éditions du
ROCHER

Prologue

De mémoire lointaine, on croyait que la femme naissait pour être soumise à l'homme. Soumise d'abord à son père, ensuite à son mari. Soumise parce que dangereuse. Évidemment... La société des mâles avait créé la femme selon deux modèles : Ève ou la Vierge Marie. Soit elle se destinait au voile et au couvent, soit elle était la séduction incarnée, le diable ou la sorcière. À tout le moins, le serpent. Si Adam est complice, c'est bien Ève qui lui tend la pomme, n'est-ce pas ? Cette femme-là séduisait et effrayait tout à la fois. En tout cas, il convenait qu'elle soit matée. Les hommes ne s'en privèrent pas. Durant deux millénaires, les femmes n'eurent rien, hormis les miettes que les hommes leur consentaient. La liberté, le désir, le pouvoir... Tout leur était refusé. La transgression amoureuse équivalait pour elles à un crime. Tandis que l'homme s'adonnait sans le moindre risque à l'adultère dans toutes les couches de la société, la femme qui s'y hasardait était tenue pour criminelle et sévèrement châtiée. Le désir féminin, l'amour féminin, la passion féminine n'avaient pas droit de cité au royaume des hommes. Triste condition...

Cependant, certaines osèrent jeter aux orties la protection, la bienséance et le joug du mari, la plupart du temps imposé au nom des convenances ou des petits arrangements en famille. Et elles le firent au nom de la liberté. Liberté de vivre à leur guise leurs goûts, leurs passions, leurs amours, au mépris de tous les périls et du qu'en-dira-t-on. Ces femmes libres sont les pionnières de la liberté féminine. Elles devraient, selon moi, avoir leur place au Panthéon. Au nom de l'égalité. J'avais commencé à croiser le chemin de certaines de ces créatures merveilleuses lors de la rédaction de mon précédent ouvrage consacré aux cocus, ces mâles vaincus par celles qu'ils croyaient dominer. J'avais découvert alors que les plus grands hommes eux aussi, des génies même, pouvaient être cocus en pensant dominer leurs épouses de toute la hauteur de leur célébrité. Cela m'avait égayé, au nom de l'équité... Pourquoi les épouses seules auraient-elles été bernées et heureuses de l'être alors que leurs hommes portaient les cornes avec tant d'élégance ? Mais je m'étais juré de ne pas en rester là. Mon entreprise de destruction de la morgue masculine n'aurait pas été complète sans que je mette sur le devant de la scène les femmes célèbres qui ont défrayé la chronique en leur temps en vivant exactement comme elles l'entendaient. Je cherchais alors un terme qui pût leur convenir et je l'ai trouvé : elles s'appelleraient LES POLISSONNES ! Il se trouve dans ce terme un je-ne-sais-quoi mutin qui me plaît, un goût de champagne, un brin d'irrévérence. Ces héroïnes-là ont l'audace sympathique, le sourire fripon, elles sont enjôleuses, délicieuses, attirantes.

Elles sont quinze. Elles auraient pu être vingt ou trente... Que celles qui n'ont pas trouvé leur place ici me pardonnent. Puissent-elles se sentir consolées en se voyant si bien repré-

Prologue

sentées par celles qui y figurent... Quant à moi, ma récompense sera de vous faire ressentir les mêmes frissons, les mêmes délices en vous laissant glisser au cœur de leur intimité.

Quand Julie la blonde rend fou le divin Auguste

Les péplums, dont nous sommes si friands, véhiculent l'image de la femme romaine de la haute société – la seule qui intéresse romanciers et cinéastes – indépendante et hautaine, menant sa troupe d'esclaves et même son homme à la baguette. C'est une grossière erreur. Notre vision est faussée par le souvenir d'une Livie, la seconde épouse de l'empereur Auguste, qui ne s'en laisse pas conter et tient tête à son mari. C'est oublier qu'Auguste, héritier et successeur du grand Jules César, a toujours eu besoin de son épouse pour le guider dans ses décisions. Encore Livie n'a-t-elle jamais trompé « son » cher Auguste. En dépit de son courage, elle ne s'y serait pas hasardée... L'adultère féminin ressemble à une couleuvre que ne peut avaler le mâle romain. Celui-ci n'est qu'un terrible machiste ! Alors qu'il passe son temps en compagnie d'autres femmes, il ne supporte pas d'être trompé et le fameux droit romain vient à point nommé sévèrement châtier celles qui oublieraient le respect dû à leur maître et mari. Il ne fait pas bon être une femme leste à Rome ! Et pourtant, en dépit du contexte si périlleux, des femmes d'audace sauront jeter leur gourme. Quelles sont donc ces héroïnes qui mériteraient d'avoir leurs statues dans un musée

de la liberté ? Quand on évoque les polissonnes romaines, deux noms viennent immédiatement à l'esprit : Messaline qui fera pousser à son mari, l'empereur Claude, des cornes aussi hautes que les murailles du Colisée, et Agrippine qui, reprenant le flambeau, en accroîtra encore la taille avant de se débarrasser de son bègue de mari avec un plat de champignons. Certes, ces deux-là ont mis la barre très haut, nous le verrons, mais nous voudrions auparavant tirer notre chapeau à une pionnière qui n'a rien à leur envier. Elle s'appelle Julie...

Elle est née avec une beauté à faire damner Jupiter. De Vénus ou d'elle, on ne sait qui est la plus belle ! Nous sommes dans la Rome d'après les guerres civiles, dans l'après Jules César. Cléopâtre a été vaincue à Actium puis s'est suicidée offrant son bras à la morsure d'un aspic. Il n'y a plus grand-chose à conquérir pour Rome qui s'est emparée comme une louve de la totalité du monde connu. On s'ennuierait presque s'il n'y avait le plaisir et l'amour. Auguste, qui s'appelait d'abord Octave, fils de César, s'est montré assez faux-jeton en se faisant appeler « premier des citoyens » plutôt qu'empereur. Il règne en réalité d'une main de fer, flanqué de Livie, une maîtresse femme un brin hommasse, qui le mène par le bout du nez, et se trouve être plus féroce qu'un homme sur le chapitre des mœurs. Ainsi l'enfance et la prime jeunesse de notre Julie, fille unique d'Auguste, se déroulent dans un palais assez minable sur le mont Palatin où règne une gaieté de sépulcre. Mais bon sang ne saurait mentir, car Julie n'est pas sortie des flancs de la piteuse Livie mais de ceux, jubilatoires, de Scribonia, la première épouse de son père. Par bonheur, elle n'a rien hérité non plus

d'Auguste, fragile comme un oisillon et aussi viril qu'un eunuque de la cour de Cléopâtre. Jeune fille, personne n'est aussi ardente, pimpante, joyeuse qu'elle, et comme en plus elle est ravissante, elle devient vite irrésistible. Adolescente, déjà, elle a le sang si chaud qu'elle adore contempler les sallies des chevaux. Ce qui promet... Auguste et Livie se disent qu'il faut passer le licol au plus vite à cette sauvageonne, c'est-à-dire la marier avant qu'un scandale n'éclate. Dans ces familles romaines de l'aristocratie, il est de bon ton de se marier entre soi. Sans doute n'a-t-on pas encore compris les dangers de la consanguinité. Dès lors le mari de Julie est tout trouvé : il s'appelle Marcellus. Fils d'un premier mariage d'Octavie, la sœur chérie d'Auguste, il est donc son neveu, le cousin de Julie. Il est aussi beau que Julie est belle. Ils sont tous les deux blonds, grands, les yeux bleus. On dirait qu'ils sont frère et sœur. Mais ces deux-là ont mis la charrue avant les bœufs et n'ont pas attendu la nuit de noces. Elle n'a pas 15 ans que par un doux crépuscule, près d'une fontaine aux charmants gazouillis, Marcellus chante à plein gosier la chanson chère aux amants du monde entier, qu'ils soient puissants ou misérables... Comment peut-il lui résister ? Elle a un corps parfait et un regard qui invite aux caresses. Bref, on les marie et Auguste pousse un soupir de soulagement. Il n'est que temps. Et qu'y a-t-il de plus beau que deux enfants qui s'aiment ? Tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, d'autant plus que d'évidence la succession d'Auguste est promise à Marcellus qui est de son sang, celui du grand César. Livie, certes, écume de rage car elle fait depuis longtemps des pieds et des mains pour pousser au premier rang son propre fils Tibère, un grand benêt, issu d'un premier mariage. Auguste est un Jules ; elle est une Claude.

Mais pour l'instant, peu important à Julie toutes ces affaires de pouvoir : elle possède un époux jeune, beau, intelligent et ardent. Il l'aime et cela lui suffit. Y a-t-il plus important que l'amour chez une fille de 16 ans ? Elle s'y abreuve plus qu'elle n'y goûte. Julie dévore la vie à pleines dents. Le reste aussi. Elle ne conçoit le bonheur qu'éternel. Elle se laisse emporter par ses sens. Elle aime les nuits parce que ce sont des nuits d'amour. Et par-dessus le marché, Marcellus est un amant merveilleux. Le jour, elle dort, et quand elle se réveille vers la fin de l'après-midi, elle s'impatiente parce que le soir ne tombe pas assez vite. Pas une seconde, elle ne pense à Livie, cette Livie qui la déteste, autant qu'une femme peut détester une autre femme. Sans doute l'aurait-elle moins détestée si elle avait pu épouser son Tibère...

Soudain, le drame survient. Marcellus, à qui on aurait attribué un brevet de longue vie tant il semble costaud, s'affaisse d'un coup. Lui qui paraît invincible se sent fatigué. Il ne mange plus. Il accuse les oursins qu'il a ingurgités la veille. Il se met à la diète et décline à grande vitesse. Julie panique. Pour elle, la santé est aussi liée à la nature de l'homme qu'elle aime que la transparence l'est à l'eau de source ou la couleur verte à la feuille ! L'idée que son mari chéri puisse être malade est une insulte aux lois de la vie. Elle informe son père qui lui envoie Musa. Auguste a toujours su s'entourer des meilleurs. Quand il s'agit de maladie, il a donc le meilleur médecin de Rome. Musa a déjà fait des miracles en ce qui le concerne, alors qu'il est en permanence valétudinaire et faible comme un coucou. Sauver Marcellus le fort ne sera que bagatelle. C'est du moins ce que croit Julie. Sauf que le malade va de mal en pis et que Musa s'énerve de voir que ses potions d'ordinaire souveraines contre tous les maux